

La mélodie naît du ton, de l'inflexion et de l'accent tonique.

Le ton, c'est le fond du tableau, clair ou sombre; l'inflexion, c'est le dessin et le coloris; l'accent tonique c'est le relief.

(A suivre)

DENIS RUTHBAN.

## REPONSE DE COLAS A ABNER

Bravo! cher ami; je n'attendais pas moins de toi. Ça, c'est ce qu'on appelle franc-parler, ou je ne connais plus la valeur des mots, et je ne puis trop m'applaudir d'avoir osé à te poser ces questions auxquelles tu as si bien répondu. Je me permettrai de féliciter pareillement l'OISEAU-MOUCHE de l'attitude qu'il vient de prendre, en publiant ta lettre. Aujourd'hui que les méchants ont toutes les hardiesses, il ne faut pas que les bons se montrent pusillanimes. A l'audace du mal il faut opposer l'audace du bien. C'est de cette manière seulement que le mal sera vaincu. Nos ennemis, les ennemis de notre sainte religion veulent la guerre; eh bien! qu'ils l'aient! Tant pis pour eux s'ils y attrapent des horions. Aussi qu'allaient-ils faire dans cette galère!

L'OISEAU-MOUCHE retirera peut-être de son acte de courage, — c'est-à-dire de son courage: car il en faut à notre époque, une certaine dose pour dire la vérité, — il en retirera peut-être la désapprobation des faibles, des temporisateurs, des soi-disant modérés, qui se croient de fins politiques, parce qu'ils veulent faire part égale à Jésus-Christ et à Satan; qui, en fait, donnent au mal droit de cité; qui orient sans cesse: *la païe! la païe!* qui pensent qu'on ne doit pas dire de gros mots aux impies, aux libres-penseurs, de crainte que ces gens impies, ces lions libres-penseurs ne se fâchent et n'augmentent encore le nombre, j'outant déjà presque infini, de leurs sottises. Il en retirera peut-être aussi quelques morsures, quelques aboiements de la part des roquets de l'impunité; mais qu'il n'en ait cure, ou mieux, qu'il en soit glorieux; ce sera signe qu'il a bien fait. Il aura avec lui les bons, les braves, ceux qui savent ce qu'ils veulent et le veulent hardiment: ceux qui savent que l'erreur n'a pas droit d'exister, et qui veulent la détruire partout où ils la trouvent; ceux qui croient que l'Eglise catholique est la vérité et qui veulent son triomphe partout et par tous les moyens honnêtes possibles. Il aura l'approbation de ceux-là, et, fussent-ils le petit nombre, il sera encore heureux: car, qu'il s'en souvienne, *In finibus stultorum numerus!*

Mais, mon cher Abner, revenons à notre sujet, — dont nous ne nous sommes guère écartés tout de même. — J'ai été plus charmé que surpris de constater combien nos idées sur les questions que je te soumettais l'autre jour, se ressemblent. Cette communauté d'idées, établie d'une manière définitive, contribuera cependant à resserrer encore les liens, déjà si étroits, de notre vieille amitié. C'est ce dont je me réjouis plus que tu ne saurais te l'imaginer. Je n'ai qu'un reproche à te faire: c'est d'avoir été beaucoup trop flatteur pour ton ami..... Non, hélas! je ne suis pas tout ce que tu dis. Je ne suis ni le plus aimable, ni le meilleur, Je m'efforce seulement d'être un peu honnête homme et un peu chrétien, et je ne suis pas toujours bien sûr d'y réussir: car, en ces temps de lâche-

té et de déchéance presque universelle, où ce que l'on croyait du bon grain se trouve être de la paille, quand ce n'est pas de l'ivraie, on se prend à douter de soi-même. Quand le sol tremble, qui peut être sûr de rester debout? Il n'y a que Dieu et son Eglise dont il ne faille pas douter: l'un a l'éternité et la force, et l'autre en a les promesses. — Mais, puisque nous en sommes au chapitre des confidences, restons-y. D'ailleurs la circonstance me paraît favorable aux doux épanchements de l'amitié. Je te dirai donc quelles pensées occupent actuellement mon esprit, et, si elles sont tristes, eh bien! tu sauras deviner les raisons qui les font telles, avant même que je te les fasse connaître.

Tu as remarqué comme moi, cher ami, — ta lettre en fait foi, — combien tout est changé depuis quelques années dans notre belle patrie. Nous ne sommes plus ce que nous étions il y a cinquante ans. Et ce changement a-t-il été pour le mieux? Non, il a été pour le pire, il a été une véritable décadence morale et religieuse: c'est pourquoi, en véritable enfant de mon pays, je ne puis jeter les yeux sur l'avenir qui s'ouvre devant lui sans le trouver bien sombre, et sans me sentir le cœur serré.

Non, nous ne sommes plus ce peuple, plein de foi et de vaillance, qui, aux jours mauvais de son histoire, se tourna vers ses évêques et ses prêtres et leur dit: "Vous êtes nos chefs; marchez, nous vous suivrons. Vous portez dans les pans de vos soutanes l'avenir de notre nationalité; vous êtes notre suprême espérance: allons donc ensemble à l'ennemi: nous n'en avons rien fait la force." Non, nous ne sommes plus ce peuple. Nous avons remporté la victoire, grâce aux chefs que nous nous étions donnés, ou plutôt que la Providence nous avait donnés. Nous nous sommes ensuite assis dans la paix et nous avons grandi; mais hélas! cette paix si chèrement achetée, deviendra-t-elle notre Cayou? La prospérité rend les peuples, comme les individus, plus orgueilleux: c'est-à-dire, moins sages. Nous avons prospéré, et voilà que nous sommes en train d'oublier ceux qui ont été les premiers artisans de notre fortune. Si nous consultons la presse de ce pays, la presse, ce baromètre de l'opinion publique, nous croyons qu'à la presque unanimité, elle marie l'ingratitude. Nous avons été petits, mais maintenant nous sommes grands, nous sommes libres, majeurs, nous avons vingt ans. Arrière donc toute tutelle, et tout à l'heure nous allons demander notre part d'héritage! Que nous apportent les larmes de notre mère, l'Eglise? En vain elle nous tend les bras; en vain elle nous montre les abîmes vers lesquels nous courons follement. Arrière cette impertune qui voudrait nous tenir en laisse toute notre vie! Nous voulons le grand air et le gai soleil! Nous voulons la liberté; la liberté à outrance, la liberté de tout dire et de tout faire, excepté peut-être le bien. Demain sans doute, à l'exemple de la France, notre sœur aînée, nous voudrons jouer au jeu dangereux des révolutions. Déjà nous trouvons qu'elle a gracieuse pose sur le volcan qui lui sert de couche. Et la dégringolade s'accroît, et nous descendons, au pas de course, à l'irréligion, à l'impunité, à l'indifférentisme. Et c'est là ce que notre jargon *fin de siècle* ose appeler le progrès: grand mot, d'autant plus sonore qu'il est plus vide et qu'il résonne dans des cerveaux plus creux!

Voilà, cher ami, le spectacle qui m'attriste et qui doit attrister comme moi tout vrai patriote, tout vrai chrétien. Tu seras peut-être

tenté de m'accuser de pessimisme, de misanthropie, mais au fond, je le sçais, tu penses comme moi. Quand on pose les mêmes prémisses, on arrive à la même conclusion.

Si maintenant nous cherchons le *pourquoi* de ce regrettable état de choses, nous voyons qu'il est multiple. Nous croyons qu'il a nom *franc-maçonnerie, libéralisme-rouge ou bleu*, — qu'il a nom surtout *mauvaise presse*, quintessence et résumé des deux. Oui, la mauvaise presse, voilà la malade dont nous allons peut-être mourir, voilà le poison dont nous sommes littéralement saturés!

Il y a cinquante ans, Jean-Baptiste ne savait pas lire; mais Jean-Baptiste savait prier Dieu et écouter son curé. Maintenant Jean-Baptiste sait lire, — mal lire, hélas! — maintenant il veut raisonner sur les effets et les causes: il a appris à penser!!!..... et nouveau Mathieu Garo, il est en train de convaincre Dieu d'illogisme. Jean-Baptiste lit les journaux et c'est ce qui le perd: car les journaux qu'il lit ne sont pas les bons journaux, ou, au moins, sont les moins bons. Ce sont les journaux qui parlent sans cesse à Jean-Baptiste de ses droits et sont muets sur ses devoirs. Ce sont les journaux qui prétendent que le prêtre ne doit pas s'occuper des affaires de son temps, qui veulent en faire tout au plus une machine à bénir, et le reléguer à la sacristie. Ce sont les journaux qu'on appelle à sensation: c'est-à-dire, faits pour plaire aux sens, et exciter leurs plus coupables appétits. Ce sont les journaux qui triturent ensemble le scandale d'hier et le crime d'avant-hier, qui assaisonnent cette ignoble pitance avec le gros sel et le gros poivre de leurs commentaires et servent chaud à leurs lecteurs. Et ces journaux, hélas! il faut bien l'avouer, sont les plus nombreux, et ces journaux, depuis la nuance tendre jusqu'à la teinte foncée, vivent et prospèrent grâce aux gros sous de Jean-Baptiste.

(A suivre)

COLAS.

## LA SAINTE-CATHERINE

Nos confrères de la Philosophie ont fêté la Sainte-Catherine jeudi le 30 novembre. M. l'abbé J.-A. Tremblay, leur professeur, a célébré la messe de communauté. Et le soir, il y a eu une très jolie *veillée* à la salle des pensionnaires: un spirituel discours de M. Jos. Tremblay, (ét. de Philosophie), des chansons, de la déclamation, de la musique instrumentale, et tout cela agrémenté de belles pommes canadiennes et d'une *tire* si excellente que nous en sommes encore attendris.

## PREMIERS SUR L'ORDRE DE NOVEMBRE

Physique :	MM. Geo. Cimon
Philosophie :	P. Gagné.
Rhétorique :	Frs Bergeron.
Belles-Lettres :	Alp. Huard.
Versification :	Jos. Sheehy.
Humanités :	Eul. Tremblay.
Quatrième :	A. Bourgoing.
Troisième :	Dan. Fr. ser.
Seconde :	J.-A. Gagné.
Première :	Chs Sinard.